Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

25 | 1998

Varia

Les lieux de la rationalité de D'Alembert à Destutt de Tracy

Jean-Pierre Schandeler

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/1281>

DOI : 10.4000/rde.1281

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 1998

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Jean-Pierre Schandeler, « Les lieux de la rationalité de D'Alembert à Destutt de Tracy », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 25 | 1998, mis en ligne le 04 août 2007, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/1281> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.1281>

Propriété intellectuelle

Les lieux de la rationalité de D'Alembert à Destutt de Tracy

Dans l'histoire de la philosophie à la fin du XVIII^e siècle, la rupture fondamentale, et à beaucoup d'égards fondatrice, est consommée avec la *révolution copernicienne* de la *Critique de la raison pure*. Cette révolution réexplore les fondements des conditions universelles et des bornes légitimes du savoir. Or, l'Idéologie s'arrête au seuil de la pensée critique par son double refus d'aller au-delà de la sensation comme forme simple de la représentation et de considérer la possibilité de concepts *a priori* de l'entendement. Dans son mémoire *De la métaphysique de Kant*, Destutt de Tracy se fait le chantre de la philosophie française et de sa « méthode » qu'il érige en parangon contre la philosophie allemande, faiseuse de systèmes, dont le dernier en date est celui de la « secte kantiste » :

Il faut rapprocher le système allemand de la méthode française, le faire passer dans son creuset, voir si, contre notre attente, il soutient cette épreuve dans son ensemble et dans toutes ses parties, et recueillir soigneusement ce qu'en résidu nous y trouvons de réellement précieux pour le réunir à ce que nous possédons déjà.¹

Ce refus quelque peu empreint de mépris et marqué au coin d'une grande incompréhension² ne doit pas faire considérer l'Idéologie comme la forme achevée des Lumières françaises. Certes elle s'inscrit bien dans une continuité problématique, bâtie autour d'une théorie de la connaissance que revient sans cesse travailler le sensualisme. Pour rendre compte des connaissances, comme pour en définir les règles, Encyclopédistes et Idéologues renoncent à toute explication transcendante³ et abandonnent les

1. *De la métaphysique de Kant*, in *Mémoire sur la faculté de penser et autres textes*, Paris, Fayard, 1992, p. 248.

2. Voir M. Crampe-Casnabet, « Tracy, observateur lointain de Kant », in *Corpus, revue de philosophie*, n° 26/27, 1994, pp. 75-90.

3. Voir Cabanis, *Lettre à M. Fauriel sur les causes premières* (1807), in *Œuvres philosophiques de Cabanis*, éd. Cazeuve, Paris, PUF, 1956, t. II, pp. 255-298.

concepts et les démarches de l'ancienne métaphysique. À D'Alembert qui la désignait comme une « science vide et contentieuse »⁴, fait écho « l'ancienne métaphysique théologique » de Destutt de Tracy⁵.

La représentation de la science, qu'elle soit sous une forme tabulaire (système figuré des connaissances humaines) ou inscrite au cœur d'une législation (organisation des « classes » dans un dispositif pédagogique), relève du combat contre l'ancienne métaphysique et répond à une double exigence, heuristique et didactique. Il faut donner à voir ce qui est essentiellement abstrait, le système combiné des sciences. La vision est ici convoquée à un double titre. Il s'agit d'abord de montrer ce qui fut pénétré d'ombre et qui fut celé par des siècles de préjugés ; mais c'est aussi la manifestation tangible d'un des points forts du sensualisme qui donne corps à la métaphysique nouvelle : si nos idées viennent des sens, alors *voir* le tableau des connaissances, c'est déjà accomplir le premier pas vers le *savoir*.

Encore faut-il, au sein de ces représentations, pouvoir désigner un, ou plusieurs lieux conceptuels qui garantissent la rationalité que l'on cherche à établir pour échapper à l'ancienne métaphysique. À cet égard, loin de parachever une œuvre séculaire, l'Idéologie témoigne de réorientations certaines par rapport à l'encyclopédisme et renvoie à un horizon philosophique en mutation.

Un « désordre philosophique »

Pour décrire la généalogie des connaissances, D'Alembert use dans le *Discours préliminaire* de la notion de labyrinthe et on connaît les métaphores poétiques qui la soutiennent : les « routes secrètes », « les chemins tortueux » où l'esprit « s'engage sans trop connaître la route qu'il doit tenir »⁶. Si ces figures suggèrent l'aventure de l'esprit mû par le plaisir des découvertes inattendues, elles façonnent aussi une conception de la genèse des idées faite de hasards, de marches à rebours et de discontinuité. D'Alembert décrit ainsi l'apprentissage de l'esprit :

Pressé par ses besoins et par ceux du corps auquel il [l'esprit] est uni, il étudie d'abord les premiers objets qui se présentent à lui ; pénètre le plus avant qu'il peut dans la connaissance de ces objets ; rencontre bientôt les difficultés qui l'arrêtent, et soit par l'espérance ou même par le désespoir de les vaincre, se jette dans une nouvelle route ; revient ensuite sur ses pas ; franchit quelquefois les premières barrières pour en rencontrer de

4. D'Alembert, *Essai sur les éléments de philosophie*, 1759, Paris, Fayard, 1986, p. 39.

5. Destutt de Tracy, *Dissertation sur l'existence*, 1800, in *Mémoire sur la faculté de penser et autres textes*, éd. A. et H. Deneys, Fayard, Paris, 1992, p. 206.

6. D'Alembert, *Discours préliminaire*, Paris, Gonthier, 1965, respectivement pp. 60 et 58.

nouvelles ; et passant rapidement d'un objet à un autre, fait sur chacun de ces objets à différents intervalles et comme par secousses, une suite d'opérations dont la discontinuité est un effet nécessaire de la génération même de nos idées.⁷

À la temporalité de l'ordre généalogique doit être opposée la spatialité de l'ordre encyclopédique qui consiste à placer le philosophe au-dessus du labyrinthe « dans un point de vue fort élevé d'où il puisse apercevoir à la fois les sciences et les arts principaux »⁸. Ce nouvel ordre est introduit par la mappemonde qui doit montrer « les principaux pays, leurs positions respectives et leurs dépendances mutuelles, le chemin en ligne droite qu'il y a de l'un à l'autre »⁹. Cette mappemonde ne saurait elle-même suffire à tout, elle doit être complétée par des cartes « régionales » ou « particulières » qui dévoilent les « mille obstacles » rompant la rectitude des lignes droites et que seuls les « habitants »¹⁰ ou les « voyageurs » peuvent connaître. Mais pas plus qu'il n'est possible de décrire le labyrinthe de la généalogie des idées, il n'est possible de concevoir la mappemonde comme la reproduction ou comme le reflet d'une réalité préexistante. Ce serait oublier que l'ordre encyclopédique est une représentation relative et arbitraire.

Elle est relative en ce sens que la forme de l'arbre encyclopédique peut varier en fonction de l'angle d'attaque adopté par le philosophe-géographe de la raison qui dessine la carte et la configuration « dépendra du point de vue où l'on se mettra pour envisager l'univers littéraire »¹¹. À considérer l'univers de la connaissance, on ne peut désigner une science-origine ni une science-centre, à moins de retomber dans des temps antérieurs qui plaçaient la théologie au commencement et au centre de tout, ou encore à moins d'agir à l'exemple de ces savants non philosophes qui « placent volontiers au centre de toutes les sciences celle dont ils s'occupent, à peu près comme les premiers hommes se plaçaient au centre du monde, persuadés que l'univers était fait pour eux »¹².

La représentation de l'ordre encyclopédique est aussi arbitraire : « nous sommes trop convaincus, écrit D'Alembert, de l'arbitraire qui régnera toujours dans une pareille division, pour croire que notre système soit l'unique ou le meilleur »¹³. La grande division en Mémoire, Raison,

7. *Ibid.*, p. 58.

8. *Ibid.*, p. 59.

9. *Ibid.*, p. 60.

10. *Ibid.*, p. 60.

11. *Ibid.*, p. 60.

12. *Ibid.*, p. 60.

13. *Ibid.*, p. 62.

Imagination n'est désignée que comme une tentative pour combiner adroitement l'ordre encyclopédique des connaissances avec leur ordre généalogique comme si le *Système figuré* devait être fondé sur un compromis : « Nous avons choisi une division qui nous a paru satisfaire tout à la fois le plus qu'il est possible à l'ordre encyclopédique de nos connaissances et à leur ordre généalogique »¹⁴. Et D'Alembert d'évoquer d'autres configurations qui seraient à peine moins satisfaisantes : divisions des connaissances en naturelles / révélées ; utiles / agréables ; spéculatives / pratiques ; évidentes / certaines / probables / sensibles ; connaissances des choses / connaissances des signes, et conclut-il, « ainsi à l'infini »¹⁵.

En désignant l'ordre encyclopédique des connaissances comme une représentation relative et arbitraire, D'Alembert repousse toute espèce d'*épistémé-centrisme* et par conséquent toute idée d'une architectonique comme principe unificateur des sciences. L'Idéologie ne saura se satisfaire d'une telle approche.

En 1791, évoquant ce qu'il nommait encore « la dernière carte des connaissances humaines », Talleyrand écrivait :

Cette division, déjà ancienne, et les classifications qui en dépendent, sont loin d'être irrévocablement fixées : déjà même elles sont regardées comme incomplètes et absolument arbitraires pour ceux qui en ont soumis le principe à une analyse réfléchie.¹⁶

Dans son *Essai sur l'instruction publique* (1793), Daunou esquisse un nouveau schéma. Tous les actes de l'esprit humain se rapportent à cinq opérations : apercevoir et recueillir des faits, décomposer ou reconnaître les éléments, mesurer ou apprécier les rapports, abstraire ou concevoir des idées générales et des principes, inventer ou formuler de nouvelles combinaisons. En considérant cette marche de l'esprit humain dans les deux classes de connaissances que l'on distingue par les noms de « physique » et de « morale », il propose un « tableau » dichotomique dont les « branches développées » formeraient l'ensemble de « toutes les connaissances humaines » :

L'histoire des faits naturels ;
La décomposition des corps ;
Les mathématiques ;
La physique ;
La médecine et arts mécaniques ;

14. *Ibid.*, p. 60.

15. *Ibid.*, p. 61.

16. Talleyrand, *Rapport sur l'instruction publique*, 1791, in B. Baczko, *Une Éducation pour la démocratie*, Paris, Garnier, 1982, p. 118.

L'histoire des faits moraux ;
 L'analyse des sensations, des idées et des signes ;
 Le droit naturel ;
 La morale ;
 L'art social et les beaux-arts.¹⁷

En 1795, le législateur ne retiendra pas une telle division. Les Idéologues qui organisent l'Institut national des sciences et arts créé par la loi Daunou de brumaire an IV, s'en tiennent partiellement et provisoirement à la division du *Système figuré*. On relève en effet à la fois continuités et ruptures entre le système des connaissances exposé dans le *Discours préliminaire* et l'organisation de l'Institut¹⁸. On assiste bien d'abord à un refus de structurer le savoir sur les trois facultés mémoire, raison, imagination. Néanmoins, si cette première division est repoussée, les trois classes (sciences physiques et mathématiques, sciences morales et politiques, littérature et beaux-arts) sont largement fondées, quant à leur contenu, sur les subdivisions en sciences de l'homme et sciences de la nature de la branche raison du *Système figuré*. Par ailleurs on assiste à un double jeu de glissement : la branche mémoire (histoire) est supprimée et se trouve intégrée à la deuxième classe des sciences morales et politiques. En revanche, la grammaire, qui figurait dans la subdivision des sciences de l'homme au titre de « l'art de communiquer », est exclue des sciences morales et politiques pour trouver refuge dans la classe littérature et beaux-arts qui reprend peu ou prou la branche imagination du *Système figuré*. Par ailleurs l'Institut instaure une nouvelle dénomination qui pour être discrète n'en est pas moins révélatrice d'une réorientation épistémologique. Ainsi la « métaphysique générale ou ontologie » disparaît pour réapparaître sous la forme « analyse des sensations et des idées » qui renvoie à une science nouvelle exempte de préjugés.

L'Institut ne récuse donc pas véritablement la pertinence de certaines divisions élémentaires de l'arbre encyclopédique ; de plus il respecte l'espèce de préséance symbolique due aux sciences exactes en leur réservant la première classe. La nouvelle institution se situe bien dans l'héritage du grand œuvre du XVIII^e siècle. Mais en procédant à des réaménagements internes, en créant de nouvelles dénominations, en fondant la nouvelle classe des sciences morales et politiques, la loi Daunou semble accomplir un pas conceptuel supplémentaire. Qu'il soit donc permis de lire dans l'organisation de l'Institut national des sciences et arts

17. Daunou, *Essai sur l'instruction publique*, in B. Baczko, *Une éducation pour la démocratie*, p. 323.

18. Voir Daunou, *Rapport sur l'instruction publique* de brumaire an IV, in B. Baczko, *Une Éducation pour la démocratie*, Paris, Garnier, 1982, pp. 499-523.

une épistémologie en voie de constitution¹⁹ qui procède d'un compromis avec les Lumières.

En critiquant tour à tour l'arbre encyclopédique et l'organisation de l'Institut, Destutt de Tracy propose rien moins que de rompre ce compromis, de sortir définitivement du désordre philosophique qui règne dans le système figuré des connaissances et de mettre en œuvre un nouvel ordre des savoirs dont l'un des principaux effets sera de consacrer l'Idéologie.

Pour les Lumières françaises, si la sensation est la source de l'idée, l'exercice de la pensée ne saurait se réduire à cette fonction passive. À la passivité de la sensation s'ajoute l'activité d'une raison qui analyse, abstrait, symbolise. La sensation est bien la source naturelle de nos connaissances, mais pour être une source vive elle nécessite l'usage d'une raison qui ne dérive pas d'elle²⁰. La combinaison des idées simples « dont les principes ne sont pas contenus dans la sensation brute caractérise le pouvoir proprement synthétique de l'entendement à partir duquel s'engendrent les facultés les plus hautes »²¹.

On sait que la critique de Tracy consiste à réfuter la nature élémentaire de la raison comme d'ailleurs celle des autres facultés. Raisonner c'est faire une suite de jugements et c'est employer le jugement à découvrir le rapport entre deux idées trop éloignées pour les comparer immédiatement²². Quant à l'imagination, elle « n'est que l'emploi de ce même jugement à découvrir des rapports nouveaux ou méconnues »²³. La raison et l'imagination ne sont donc pas des parties élémentaires de la pensée mais des opérations complexes.

Dans son *Mémoire sur la faculté de penser*, il raye la raison des facultés naturelles de l'esprit : « Nous ne tenons, écrit-il, de la nature, c'est-à-dire de notre organisation, que la sensibilité et la perfectibilité »²⁴. À l'origine l'homme n'a que des idées simples qui lui viennent de ses cinq sens et de la faculté de se mouvoir. Les sensations ne renferment aucune connaissance, mais c'est bien de ces sensations « que naissent toutes nos connaissances »²⁵ et « nous ne connaissons rien que par nos

19. Voir F. Azouvi dir., *L'Institution de la raison*, Paris, Vrin-EHESS, 1992.

20. Dans le *Discours préliminaire* D'Alembert distingue les connaissances directes qui sont celles que nous recevons passivement sans aucune opération de la volonté, et les connaissances réfléchies que l'esprit acquiert en opérant sur celles qui sont directes, *op. cit.*, p. 19.

21. M. Crampe-Casnabet, *Condorcet, lecteur des Lumières*, Paris, 1985, p. 20.

22. Destutt de Tracy, *Sur un système méthodique de bibliographie*, 1797, in *Mémoire sur la faculté de penser et autres textes*, *op. cit.*, p. 24.

23. *Ibid.*, p. 24.

24. Destutt de Tracy, *Mémoire sur la faculté de penser*, p. 137.

25. *Ibid.*, p. 75.

sensations »²⁶. En faisant du jugement une faculté qui procède de la sensation, Tracy est conduit à concevoir « l'idée » comme synonyme de la « perception »²⁷ ; sentir c'est penser :

Il est clair, quand on y réfléchit, que penser c'est avoir des perceptions et des idées, que nos perceptions ou nos idées (je ferai ces deux mots absolument synonymes) sont des choses que nous sentons, et que par conséquent *penser* c'est sentir.²⁸

Quelle rationalité pour fil d'Ariane ?

Mais la critique de Tracy ne se limite pas à la nature élémentaire des facultés. Par analogie avec le processus de la connaissance redéfini, Tracy conteste la légitimité heuristique de l'ancien *Système figuré* et fonde une architecture dynamique des sciences où va se réfugier la rationalité.

Quand bien même les facultés seraient parfaitement circonscrites, en aucun cas elles ne pourraient tenir lieu de critère classificatoire des connaissances car au lieu de préciser les grandes divisions des savoirs, elles contribuent à les disperser ou les disséminer :

Les connaissances humaines ne me paraissent ni pouvoir, ni devoir être classées d'après ces parties élémentaires, car depuis la notion la plus brute jusqu'aux conceptions les plus sublimes, nous n'avons pas une connaissance à la formation de laquelle toutes les facultés qui composent celle de penser, n'aient été indispensablement nécessaires. C'est donc disjoindre des choses indissolubles que d'établir une division quelconque sur la séparation de ses facultés.²⁹

Relevons le terme « disjoindre » désignant ici une impensable opération de l'esprit qui prétendrait désunir l'unité. Or pour Tracy, l'Institut présente précisément un exemple caractéristique de « disjonction » par la présence de la grammaire dans la classe de Littérature et Beaux-arts. Cette classe doit renfermer tous les ouvrages d'imagination, mais la grammaire fait partie d'une autre catégorie d'ouvrage :

L'art de parler et celui d'écrire sont, comme on sait, des arts très métaphysiques, ils font partie intégrante de celui de penser.³⁰

26. *Ibid.*, pp. 64-65.

27. *Ibid.*, p. 73 : « J'appellerai indifféremment le produit de cette faculté *perception* ou *idée*, regardant ces deux mots comme absolument synonymes ».

28. Destutt de Tracy, *Projet d'élément d'idéologie*, 1801, t. 1, p. 36.

29. Destutt de Tracy, *Sur un système méthodique de bibliographie*, pp. 24-25.

30. *Ibid.*, p. 20. Il écrit encore dans le *Mémoire sur la faculté de penser* : « La connaissance

Les grammaires et les rhétoriques, les poétiques et les traités de musique sont des arts qui « dérivent des sciences profondes et abstraites »³¹ et en ce sens devraient être rangés dans la classe des sciences morales et politiques. Car la grammaire, comme l'étude des langues anciennes, est bien plus proche de la section de l'analyse des idées que de celle de la littérature et des arts. Il conclut son propos :

Cette faute n'est peut-être pas une des moindres preuves de la grande utilité dont serait à l'esprit humain une distribution vraiment méthodique des sciences.³²

Cette distribution méthodique, Tracy la calque sur l'opération du jugement dont il trouve une description satisfaisante chez Condillac, mais dont la formulation lui paraît source d'erreurs. La justesse d'un jugement ne consiste pas dans une suite de propositions semblables à une première proposition, il consiste à reconnaître « qu'une seconde idée est renfermée dans une première, et une troisième dans cette seconde, et ainsi de suite »³³. D'où il ressort que l'idée générale et première est « bien plus étendue qu'aucune des autres, puisqu'elle les renferme toutes et que toutes sont successivement comprises les unes dans les autres »³⁴. Pour illustrer cette représentation de l'opération du jugement, Tracy use d'une comparaison ludique en rapprochant les propositions des « boîtes dont on amuse les enfants, dans lesquelles on trouve toujours une autre plus petite à mesure qu'on les ouvre »³⁵. Il prolonge son idée et la transpose à l'ensemble du corps des sciences. Si chaque science était parvenue au niveau de développement de l'astronomie, c'est-à-dire si chacune dérivait d'un principe unique, la totalité de la science serait renfermée dans un petit nombre de propositions. Il ne s'agirait plus que de trouver « une proposition première de laquelle dérivassent toutes [les] propositions fondamentales de chaque science particulière »³⁶. L'analogie avec l'opération du jugement devient dès lors patente :

[...] alors nous aurions vraiment une connaissance complète de tout ce qui existe, et nous verrions distinctement que toutes les vérités secondaires ne

de la génération de nos idées est le fondement de l'art de communiquer ces idées, la grammaire ». *Op. cit.*, p. 38. Rappelons que la seconde partie des *Éléments d'idéologie* est consacrée à la grammaire.

31. *Ibid.*, p. 20.

32. *Ibid.*, p. 20.

33. Destutt de Tracy, *Mémoire sur la faculté de penser*, p. 122.

34. *Ibid.*, p. 129.

35. *Ibid.*, p. 122.

36. *Ibid.*, p. 128.

sont que des conséquences d'une vérité première, dans laquelle elles sont toutes implicitement renfermées, et dont elles ne nous présentent que des développements partiels.³⁷

En ce sens l'Idéologie inaugure une tendance heuristique inverse à celle de l'*Encyclopédie*. D'Alembert repousse une représentation unificatrice des connaissances tendant à la définition d'un principe unique qui contiendrait les principes de toutes les sciences. Certes dans le *Discours préliminaire* il évoque ce principe unique : « L'univers, écrit-il, pour qui saurait l'embrasser d'un seul point de vue, ne serait, s'il est permis de le dire, qu'un fait unique et une grande vérité »³⁸. Mais la pensée de D'Alembert à ce moment-là du *Discours* vise exclusivement les « vérités physiques » et les « propriétés des corps » qui n'offrent « qu'une connaissance simple et unique »³⁹. Et de fait il pose l'irréductibilité de l'univers encyclopédique à l'univers de la géométrie ; il définit l'enchaînement de plusieurs vérités géométriques comme des « traductions » plus ou moins différentes et plus ou moins compliquées de la même proposition, et souvent de la même hypothèse. Il compare ces « traductions » à une suite de propositions déduites les unes des autres et qui « ne sont toutes que la première qui se défigure »⁴⁰. Mais au chapitre IV de l'*Essai sur les éléments de philosophie* (1759), il refuse d'étendre cet enchaînement des vérités, ces « traductions » successives, à l'ensemble des sciences :

Si les vérités présentaient à notre esprit une suite non interrompue, il n'y aurait point d'éléments à faire, tout se réduirait à une vérité unique dont les autres vérités ne seraient que des traductions différentes. Les sciences seraient alors un labyrinthe immense, mais sans mystère, dont l'intelligence suprême embrasserait les détours d'un coup d'œil, et dont nous tiendrions le fil. Mais ce guide si nécessaire nous manque ; en mille endroits la chaîne des vérités est rompue ; ce n'est qu'à force de soins, de tentatives, d'écarts même que nous pouvons en saisir les branches : quelques-unes sont unies entr'elles, et forment comme différents rameaux qui aboutissent à un même point ; quelques autres isolées, et comme flottantes, représentent les vérités qui ne tiennent à aucune.⁴¹

Loin d'être l'objet d'une force d'attraction exercée par un principe unique, les sciences apparaissent plutôt comme le déploiement infini des connaissances que l'ordre encyclopédique parvient si peu à contenir

37. *Ibid.*, p. 128.

38. *Ibid.*, p. 41.

39. *Ibid.*, p. 41.

40. *Ibid.*, p. 40.

41. D'Alembert, *Essai sur les éléments de philosophie*, p. 25.

qu'elles finissent par reconduire l'homme dans un nouveau labyrinthe auquel décidément l'entendement semble ne pas devoir échapper. Si D'Alembert réserve explicitement le terme « labyrinthe » à la généalogie des connaissances, il l'utilise implicitement pour désigner aussi l'ordre encyclopédique. Pour illustrer le fait que les connaissances n'ont souvent entre elles aucune liaison immédiate et que plusieurs ne sont réunies que par le tronc même de l'arbre, il plonge son lecteur au cœur de ce labyrinthe. Partant du point « section conique », on parvient, à l'issue d'un parcours possible, à « accusatif » ; mais lorsqu'on est parvenu à ce dernier terme « on se trouve si loin de celui d'où on est parti, qu'on l'a tout à fait perdu de vue »⁴². Dans l'article ÉLÉMENTS DES SCIENCES, il est plus explicite encore :

[...] même si nous pouvions apercevoir sans interruption la chaîne invisible qui lie tous les objets de nos connaissances, les éléments de toutes les sciences se réduiraient à un principe, dont les conséquences principales feraient les *éléments* de chaque science particulière. L'esprit humain, participant alors de l'intelligence suprême verrait toutes nos connaissances comme réunies sous un point de vue indivisible ; il y aurait cependant cette différence entre Dieu et l'homme, que Dieu placé à ce point de vue, apercevrait d'un coup d'œil tous les objets, et que l'homme aurait besoin de les parcourir l'un après l'autre, pour en acquérir une connaissance détaillée. Mais il s'en faut cependant que nous puissions nous placer à un tel point de vue. Bien loin d'apercevoir la chaîne qui unit toutes les sciences, nous ne voyons pas même dans leur totalité les parties de cette chaîne qui continuent chaque science en particulier. Quelqu'ordre que nous puissions mettre entre les propositions, quelque exactitude que nous cherchions à observer dans les déductions, il s'y trouvera toujours nécessairement des vides ; toutes les propositions ne se tiendront pas immédiatement et formeront pour ainsi dire des groupes différents et désunis.⁴³

Aussi serait-il difficile de proposer une représentation unificatrice des connaissances tendant à la définition d'un principe unique qui contiendrait les principes de toutes les sciences. D'Alembert repousse l'hypothèse d'une organisation des connaissances qui éclairerait à elle seule la compréhension du tout devenant ainsi lui-même objet de la raison. Quel est donc le lieu de la rationalité ? D'Alembert l'évoque dans les deux citations précédentes : le concept d'élément.

Le concept d'*éléments des sciences* renvoie à des conceptions épistémologiques développées dans le *Discours préliminaire*, dans l'*Essai sur les éléments de philosophie* ou encore dans son article ÉLÉMENTS DES SCIENCES de l'*Encyclopédie*. Les éléments des sciences sont définis dans

42. D'Alembert, *Discours préliminaire*, pp. 71-72.

43. D'Alembert, article ÉLÉMENTS DES SCIENCES, *Encyclopédie*, p. 491a.

leur sens philosophique comme des propositions ou des vérités générales qui servent de base aux autres, et dans lesquelles celles-ci sont implicitement renfermées ; considérant « pour ainsi dire en gros toutes les parties principales de l'objet », les *éléments* feront comme un « germe qu'il suffirait de développer pour connaître les objets de la science fort en détail »⁴⁴. Avec la notion de *germe* il n'y a plus référence à une théorie de type cartésien (les germes de vérité qu'il suffit de développer), mais plutôt à une théorie de type condillacien : l'élément est ce par quoi il faut commencer. Mais l'élément n'est pas un donné de type évident, de l'ordre d'une intuition intellectuelle, il est un résultat, à la fois point d'arrivée de l'analyse régressive et point de départ d'un développement qui pourra prendre une forme déductive. Autrement dit, la rationalité qui est dans l'élément est un produit, et l'élément n'est pas le simple. Si ce concept joue un rôle fondamental dans l'encyclopédisme, c'est qu'il est la seule prise que le savoir puisse offrir à la rationalité. En effet nous l'avons vu, ni la théorie de la genèse de l'entendement, ni l'ordre encyclopédique des connaissances ne peuvent garantir cette rationalité et les éléments des sciences sont le seul recours face à l'arbitraire et à la relativité de l'ordre encyclopédique. Le concept « d'élément des sciences » s'impose de toute nécessité face à cette mappemonde pleine de points aveugles et de territoires isolés et s'offre comme le lieu par excellence de la rationalité.

Le dessin proprement dit de l'ensemble des sciences, leurs points de contact, de rupture, s'ils peuvent être l'objet d'un travail d'élaboration, ne constituent en aucun cas la pierre de touche de la connaissance. La mappemonde n'est pas en elle-même l'objet de prédilection de la raison. D'Alembert affirme ne pas vouloir ressembler aux naturalistes qui se sont occupés à diviser les productions de la nature en genres et en espèces, et ont « consumé dans ce travail un temps qu'ils auraient beaucoup mieux employé à l'étude de ces productions mêmes »⁴⁵. L'homme de science n'est pas un architecte qui passerait sa vie à tracer le plan d'un édifice immense. Vaine occupation que de vouloir fixer les branches des sciences promises du reste à des développements indéfinis. Il n'est donc pas question de substituer l'étude des divisions à celle des objets mêmes. S'il ne faut pas perdre de vue l'universel qui se spécifie à travers chacune des branches du savoir, il faut exercer la raison en pensant leur spécificité.

Différente est la démarche de l'Idéologie qui consiste en un *repliement* des connaissances dans des séries de principes englobants. À l'opposé du refus de l'*épistémê-centrisme* qui caractérise le *Discours préliminaire*, Tracy réinstalle une *épistémê-origine* ou une science matrice

44. D'Alembert, art. ÉLÉMENTS DES SCIENCES, *Encyclopédie*, p. 491b.

45. D'Alembert, *Discours préliminaire*, *op. cit.*, p. 62.

qu'il importe de maîtriser avant de prétendre cultiver les autres, celles qui portent sur des objets différents mais dont les procédures générales dérivent plus ou moins directement de cette science première. Ainsi pourra être dessinée une toute nouvelle configuration des connaissances qui aura des liens analogiques forts à la fois avec la théorie de la connaissance — selon laquelle tout l'entendement dérive de la sensation — et avec l'opération du jugement — qui consiste à ouvrir des boîtes gigognes de la plus petite à la plus grande ou inversement selon que l'on procède par analyse ou par synthèse. L'ultime aporie réside dans la désignation ou dans l'élaboration de cette science première dont toutes les autres dépendent. Mais l'obstacle est aisé à surmonter. Si avant toute chose il faut savoir comment on connaît, alors la science qui nous montre ce que nous pouvons connaître et comment nous pouvons le connaître sera cette première science. C'est bien là le portrait de l'Idéologie elle-même :

Puisque rien n'existe pour nous que par les idées que nous avons, puisque nos idées sont tout notre être, sont notre existence elle-même, l'examen de la manière dont nous les percevons et les combinons, peut seul nous apprendre en quoi consiste notre connaissance, sur quoi elle s'étend, quelles en sont les limites, et quelle méthode nous devons suivre dans la recherche des vérités de tout genre. Ainsi on pourrait, ce me semble, aller jusqu'à dire que la connaissance de l'entendement humain est proprement la science unique ; que toutes les autres, sans exception, ne sont que des applications de celle-là aux divers objets de notre curiosité, et qu'elle doit en être le flambeau.⁴⁶

La « carte » des connaissances ne peut être conçue comme une *mimésis* c'est-à-dire comme une reproduction de facultés supposées élémentaires. Elle ne peut non plus déployer les connaissances, les disperser et les disjointre ; la *disjonction* est de l'ordre de l'impensable. Elle doit au contraire *conjoindre* les sciences en proposant un schéma de la « mutuelle dépendance » des savoirs. Il est certes vraisemblable pour Destutt de Tracy que les hommes éclairés ne parviendront jamais à connaître cette vérité première mais qu'ils ne feront que s'en approcher indéfiniment. Néanmoins, l'existence postulée de cette vérité oriente l'ensemble des connaissances qui convergent vers elle et dont elles ne sont que le déploiement méthodique. Au labyrinthe des connaissances doit être opposée une architectonique des savoirs garante de la rationalité. Les sciences doivent se présenter sous une forme analogique à l'opération du jugement : comme une série de constructions dépendantes les unes des autres. Destutt de Tracy propose un tel schéma dans son *Système méthodique de bibliographie* où il dispose les connaissances en sept

46. Destutt de Tracy, *Mémoire sur la faculté de penser*, pp. 37-38.

sections dont il justifie la place. L'idéologie, ou analyse de la pensée, figure naturellement en première place, suivie de la science des quantités et des grandeurs (on ne connaît rien qui ne donne l'idée de quantité et celle de grandeur) ; puis viennent successivement la physique (connaissance des lois générales de la nature et des propriétés des corps) ; l'histoire naturelle (description détaillée de tous les êtres de la nature) ; les arts dérivant des sciences précédentes ; la morale des individus (causes et effets de nos passions) ; la morale des sociétés⁴⁷. Destutt de Tracy confirme cette division dans la troisième partie des *Éléments d'idéologie*⁴⁸.

Du *Discours préliminaire* à la critique de la loi Daunou par Tracy, un univers conceptuel est en train de basculer. Et dans l'entrecroisement des Lumières finissantes et de l'Idéologie naissante, ce qui est en cause n'est rien moins que le statut et la structure de la représentation scientifique. Organiser l'ensemble de l'édifice à partir de la notion d'*élément des sciences* c'est à la fois garantir la rationalité et accepter que la chaîne des savoirs, si elle existe, connaisse des ruptures. L'acceptation des « vides » n'entrave en rien l'avancée de la science. Il n'est pas question de convoiter le regard omniscient de l'Être suprême car le labyrinthe observé du point de vue de Dieu apparaîtrait « immense, mais sans mystère »⁴⁹. Faut-il plaindre l'homme, cet être pascalien qui après avoir été perdu entre deux infinis, s'égare à présent dans les méandres obscurs du savoir qui était censé l'éclairer ? On sent du désarroi sous la plume de Diderot lorsqu'il rédige l'article ENCYCLOPÉDIE :

Nous avons vu, à mesure que nous travaillions, la matière s'étendre, la nomenclature s'obscurcir [...] et les détours nombreux d'un labyrinthe inextricable se compliquer de plus en plus.⁵⁰

Constatations qui renvoient le philosophe à sa condition d'homme et par conséquent au relativisme et à l'arbitraire : peut-être, écrit D'Alembert, les principes dont nous partons ne sont-ils que des conséquences fort éloignées des vrais principes qui nous demeurent inconnus et peut-être ne méritent-ils que le nom de « conclusions ». Peu importe, ajoute-t-il, car « il n'est pas nécessaire que ces conclusions soient des principes en elles-mêmes, il suffit qu'elles en soient pour nous »⁵¹. Pas plus que les plans de l'édifice immense des connaissances, l'omniscience n'est l'objet de la quête. Avec l'Idéologie, il s'agit en quelque sorte de supprimer les vides

47. Destutt de Tracy, *Sur un système méthodique de bibliographie*, pp. 27-29.

48. Destutt de Tracy, *Éléments d'idéologie*, 1805, troisième partie, pp. 80-82.

49. D'Alembert, *Essai sur les éléments de philosophie*, op. cit., p. 25.

50. Diderot, art. ENCYCLOPÉDIE.

51. D'Alembert, art. ÉLÉMENTS DES SCIENCES.

dont parle D'Alembert, d'effacer les méandres, de détruire le labyrinthe. À la discontinuité de l'ordre figuré de l'*Encyclopédie*, l'Idéologie oppose une continuité entre les connaissances, préfiguration de l'échelle encyclopédique comtienne dans laquelle la sociologie jouera le premier rôle⁵². La « connaissance complète de tout ce qui existe »⁵³ ne laisse pas de suggérer une figure du métaphysicien nouveau qui s'approche décidément très près du point de vue de Dieu !

Jean-Pierre SCHANDELER
Centre d'Études du XVIII^e siècle
Université Montpellier III
Paul Valéry

52. Voir J.-P. Schandeler, « Critique de l'*Esquisse* et genèse de la réfutation des Lumières », in *Condorcet, homme des Lumières et de la Révolution*, dir. A.-M. Chouillet et P. Crépel, ENS éditions, Théoria, Paris, 1997, pp. 161-177.

53. Destutt de Tracy, *Mémoire sur la faculté de penser*, p. 128.